

Hommage à Jean Métellus

Je suis très honoré, et fier d'intervenir à cette soirée d'hommage à mon ami, mon frère Jean. Je remercie Anne Marie et Claude Mouchard de m'y avoir associé.

Rendre hommage à Jean Métellus, amène tout naturellement à évoquer son œuvre immense d'écrivain, sa carrière de médecin. Mais l'homme qu'il a été dans sa vie privée mérite aussi d'être connu. Quoique d'une pudeur extrême il lui est arrivé de son vivant, de parler parfois, un peu de son enfance, de sa jeunesse à Jacmel. Ceux qui ont lu les entretiens accordés à Françoise Naudillon et publiés sous le titre : Des maux du langage à l'art des mots, peuvent avoir un aperçu de son parcours de la Rue « ti ton'n » en Haïti à la Rue de l'Espérance à Bonneuil en France.

Pour ma part j'évoquerai surtout ce soir, nos années jacméliennes.

Né d'une famille de 5 enfants : 3 garçons 2 filles et dont Jean était l'aîné des garçons. Son père Boulanger connu à Jacmel sous le nom de Boss Horace (Pourquoi Boss Horace ? m'a demandé son fils Olivier ; parce que avant de devenir boulanger, il a été artisan ; et chez nous tout artisan est un « Boss »). Boss Horace, donc a épousé Fernande Ménard, couturière, (nous disons aussi modiste) dont il eut 3 garçons et une fille, Jean, Marc et Marie Thérèse. C'est au sein de cette famille des classes moyennes jacméliennes que Jean a grandi. A l'école congréganiste Frère Clément, Ecole des Frères de l'instruction chrétienne où nous avons fait nos études primaires, nous avons eu le privilège de fréquenter le seul établissement d'enseignement primaire d'excellence de la ville. Aussi était-ce l'un des rares endroits à Jacmel où pouvaient se côtoyer un enfant Vital, un enfant Roy et un enfant Métellus. Les frères ne rataient pas une occasion pour manifester leurs préférences à l'endroit de leurs chouchous, « fils de » qui étaient souvent parmi les plus cancre. Personnellement, de tels comportements m'indifféraient royalement, car je considérais, comme aimait à le répéter ma mère, pour se protéger, « mwen te senti mwen pa kanmarad pèson », alors que Jean en souffrait énormément. Il a conservé, jusqu'à la fin de sa vie, un très mauvais souvenir de son passage à l'école primaire. Mais ce « mauvais genre » des Frères, pouvait-on dire, était le prix à payer pour acquérir de bonnes bases, car aux examens officiels du certificat d'études primaires, l'établissement affichait régulièrement ses 100% de réussite.

C'est donc tout naturellement que nous avons entamé au Lycée Pinchinat nos études secondaires. Après le traumatisme du primaire, Jean a commencé à s'épanouir dans une ambiance qui convenait mieux à sa sensibilité, puisque les profs quoique très rigoureux, étaient plutôt des compatriotes avec une forte conscience de classe pour la plupart. Elève plutôt moyen au début, Jean allait se révéler un lycéen brillant en partageant la tête de classe avec les meilleurs, dont 2 filles remarquables, Anne Marie Duplan et Edith Oriol. Ce tournant s'est opéré à la suite d'un douloureux événement familial, la mort de sa sœur Marie Thérèse à l'âge de 16 ans. Je ne suis pas sûr que ses parents se soient rendu compte du très grand changement intervenu dans le comportement de leur fils. Je suis peut être l'un des rares, parmi ses amis, à savoir que cette mort a été une très grande blessure dans sa vie ; car, j'ai fini par me rendre compte qu'il devenait soudainement triste et changeait de conversation à chaque fois que j'évoquais avec lui, ici à Paris, cette période sombre où on assistait à la mort parfois soudaine et inexplicable d'un certain nombre de jeunes jacméliens. J'ai mis du temps à comprendre qu'il ne voulait pas en parler, alors que moi je voulais avoir son avis de médecin sur ces décès de jeunes lycéens ou d'étudiants. Cela fait partie, selon moi des mystères de Jacmel et sur lesquels il n'aura jamais écrit.

En considérant cette jeunesse presque classique d'un jeune jacmélien normal, on peut dire que rien ne le prédestinait, apparemment à cette brillante carrière d'écrivain que nous connaissons. Et pourtant, je peux témoigner qu'il y avait déjà de la « graine » d'écrivain chez Jean. Comme lui, nous avons été entraînés à des travaux de rédaction. Qu'il s'agisse des devoirs de narration, de dissertations littéraire, historique ou philosophique, nous disposions des mêmes outils, mais Jean se distinguait comme celui qui avait le plus profité des cours de stylistique de Maître Raymond Delbeau, des cours de littérature de Maître Rostand Duplan, des cours d'histoire de Maître Raymond Pierre Louis, dit Ti Baba. Aussi c'est tout naturellement qu'il avait été désigné pour représenter notre lycée aux concours généraux de français et d'histoire. Il a été sacré lauréat dans les 2 disciplines et couvert de prix en ouvrages d'histoire et de littérature.

Pour avoir vécu sous le même toit que lui pendant quelques années, je peux témoigner qu'il a toujours été très discipliné et très rigoureux dès la classe de troisième. Il avait, quelque chose de plus que nous ces copains, c'était sa passion de la lecture. En dehors des auteurs comme Jacques Maritain ou Emmanuel Mounier, sa curiosité le poussait parfois à lire des morceaux d'ouvrages découverts dans des endroits improbables ou chez Hypollitte David, un cousin de son père, réfugié à Meyer (banlieue de Jacmel). C'est ainsi que nous n'avons lu à l'époque, qu'une partie du « Nègre masqué » de Stephen Alexis, quelques pages de « Simon de Nantua » de Laurent de Jussieu, quelques pages des « Aventures de Télémaque » de Fénelon. (Au fait, je n'ai jamais pensé à lui demander quand il avait fini par lire l'intégralité de ces oeuvres. Mais c'est en France, qu'il a pu assouvir sa soif de lecture.

Dès l'adolescence, Jean avait pris l'habitude d'être debout dès l'aube. Il assistait son père dans la gestion de la Boulangerie jusqu'à en devenir, à un certain moment, le vrai patron. Au « **Pipirite chantant** » il était sur le pont. La boulangerie était pour lui, à la fois un lieu de travail un poste d'observation. C'est dans ce lieu un peu insolite, pour cet adolescent, qu'il révisait ses cours, contrôlait le travail des ouvriers, et assistait au processus de fabrication du pain.

Après le bac (la classe de philo de notre époque) Jean a entamé une carrière de professeur de mathématiques au Lycée des jeunes Filles Célie Lamour de Jacmel, mais en réalité il préparait le concours d'admission à la Faculté de Médecine de Port-au-Prince, en même temps qu'il militait au syndicat, Union des Maîtres de l'enseignement secondaire (**UNMES**) C'était durant les années de braise de la dictature duvaliériste. Menacé d'emprisonnement, il a pu grâce aux relations de sa mère partir pour l'Europe où des rencontres heureuses, je veux parler de la rencontre de sa femme, Anne Marie Cercelet, celle de Claude Mouchard qui ont fait changer en quelque sorte, le cours de sa vie.

Jean aurait-il été l'immense écrivain qu'il est devenu s'il était resté en Haïti ? Nul ne le sait, mais ce qui est sûr c'est qu'il avait beaucoup plus de chances de mourir dans les geôles ou sous les balles des sbires de Duvalier. Si l'exil de Jean a contribué à en faire l'homme à qui nous rendons hommage ce soir, je dis pour répéter un ancien président haïtien, si c'est le cas, « **Heureux mécompte** » !

Je vous remercie.

Paris, mars 2014